

15 janvier
2008

Le magazine des grandes causes

L'ITINÉRAIRE



Jean Lemire
Explorateur de
l'Antarctique



Du 12 janvier au 9 mars 2008 EXPOSITION

TOHU LA CITÉ DES ARTS DU CIRQUE présente

SSQ Groupe financier

COMMENT ÇA VA ?

Par Caroline Hayeur et Jean-François Leblanc (Agence Stock Photo)

Photo : Jean-François Leblanc

Haïti fascine, charme et déconcerte tout à la fois. D'une beauté émouvante avec son paysage montagneux et ses plages paradisiaques, ce pays figure parmi les plus pauvres au monde. Malgré tout, Haïti démontre une vitalité peu commune et offre une culture parmi les plus originales et les plus colorées de la planète. Souhaitons-lui de conquérir sa vraie liberté.

2345, rue Jarry Est (angle d'Iberville) Montréal (Québec) H1Z 4P3
 514 376-TOHU (8648) 1 888 376-TOHU (8648)

info@tohu.ca www.tohu.ca

Vernissage (ouvert à tous) le vendredi 18 janvier 2008, à 18 h

Exposition présentée grâce à une contribution de la Ville de Montréal

Canada Québec Montréal

JARRY autobus 193 direction est
 d'IBERVILLE autobus 94 direction nord

À votre service depuis plus de 25 ans!

Votre proche souffre de maladie mentale, Vous avez besoin de comprendre et d'en parler, Nous sommes là pour vous aider.



Association québécoise des parents et amis de la personne atteinte de maladie mentale inc.

Services : Information, Conférences, Écoute téléphonique, Groupes d'entraide,

Pour les membres seulement : répit, centre de documentation, poste informatique/Internet, entrevues individuelles, couple et familiales.

1260, rue Ste-Catherine Est, bur. 202A, Montréal, (Québec), H2L 2H2

Nous contacter
 Tel : 514 524-7131
www3.sympatico.ca/

Heures d'ouverture:
 Du lundi au vendredi de
 9h00 à 17h00

RCTélecom Inc.

Système téléphonique et messagerie vocale

Services offerts aux PME

- Système téléphonique Nortel Norstar et BCM50, Panasonic, Toshiba
- Messagerie Vocale Nortel et Unifié
- Déménagement et installation système téléphonique
- Câblage informatique, téléphonique et coaxial
- Réparation d'équipement téléphonique
- Financement disponible jusqu'à 60 mois



Détaillant autorisé Nortel Networks

- Gamme complète de téléphone IP, IP2000 & IP1100
- Supporte la gamme de téléphone Nortel Norstar
- Offre la téléphonie multi-site
- Compatible avec les lignes VoIP de babyTEL™

Des solutions signées
NORTEL NETWORKS™

Appelez-nous maintenant au
514 907-4747

Actualité

- 6 Macadam en vrac
- 10 Jean Lemire, explorateur de l'Antarctique
- 12 Concours des journalistes de rue
Une écriture marquée au fer rouge
- 18 Un service d'hébergement d'urgence

Chroniques

- 13 Société
Relâchement maxillaire
- 15 Mots de camelots
- 17 Caroline, une camelot au
sourire contagieux!
- 19 Chronique du philosophe errant
- 20 Harcèlement psychologique
en milieu de travail
- 22 Mots de camelots
- 24 Environnement
Voyager équitable
- 26 Les ONG d'ici
- 28 Santé/Bien-être
Pour un avenir sans tabac
- 30 Chronique de la vraie vie

Le magazine *L'itinéraire* a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, *L'itinéraire* est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée en majorité par des personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

La direction de *L'itinéraire* tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour *L'itinéraire*. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec le 514 525-5747, poste 230.

L'ITINÉRAIRE

Le Groupe communautaire L'itinéraire est un organisme à but non lucratif fondé en 1990 pour aider les personnes de la rue. Le conseil d'administration est composé en majorité de personnes ayant connu l'itinérance, l'alcoolisme ou la toxicomanie.

Rédaction et administration

• 2100, boul. de Maisonneuve Est, bur. 001
Montréal (Qc) H2K 4S1

Le Café sur la rue

• 2101, rue Ste-Catherine Est

MagDVD Le 3^e Ciel

• 2103, rue Ste-Catherine Est, 2^e étage

Téléphones : 514 597-0238

514 525-5747

(services rue Ste-Catherine)

Télécopieur : 514 597-1544

Courriel : itineraire@itineraire.ca

Site : www.itineraire.ca

Le magazine *L'itinéraire*

Éditeur et directeur général : Serge Lareault

Directeur des médias : Jonathan Chodjai

Rédactrice en chef : Audrey Coté Adjoint

à la rédaction : Jérôme Savary Infographiste :

Serge Cloutier Photo de couverture : Éric Carrière

Révision : Lorraine Boulais, Hélène Pâquet, Sylvie

Martin, Sophie Desjardins, Pierre Aubry, Édith

Verreault, Isabel Matte, Michel Camus, Julie Pelletier,

Nicolas Joly, Jean-Pierre Bourgault, Nicole Éva Morin,

Noëlle Samson, Philippe Robert et Jean Guimond

Coordonnateur de la distribution: vacant

Concepteur du site Internet : Serge Cloutier,

Drafter.com Imprimeur : Quebecor World

Conseillers publicitaires :

Renée Larivière: 1 866 255-2211

renee.lariviere@itineraire.ca

Le Conseil d'administration

Président : Robert Beaupré Vice-président :

Jean-Paul Baril Trésorier : Martin Gauthier

Secrétaire : André Martin Conseillers : Audrey

Coté (rep. employés), Gabriel Bissonnette (rep.

camelots), Alexandre Péloquin, Luc Denis et

Pierre Goupil

L'administration

Directeur général : Serge Lareault Directeur

marketing/communications : Richard Turgeon

Directrice de l'insertion sociale : Jocelyne

Sénécal Directrice administrative et des res-

sources humaines : France Beaucage Adjointe à

l'administration : Nathalie Gélinas Conseiller au

développement : Mario St-Pierre

Mario St-Pierre: 1 866 570-6668

mario.stpierre@itineraire.ca

Convention de la poste publication N° 40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire, 2100, boul. de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2K 4S1, itineraire@itineraire.ca

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos coûts d'envoi postal et nos coûts rédactionnels, par l'entremise du Programme d'aide aux publications et du Fonds du Canada pour les magazines.

Canada



L'itinéraire est entièrement recyclable



L'itinéraire est appuyé financièrement par
LES ŒUVRES DU CARDINAL LÉGER

L'itinéraire est membre de :



Association des médias écrits communautaires du Québec



Association nord-américaine des journaux de rue



Le réseau international des journaux de rue

ISSN-1481-3572

QUEBECOR

Quebecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en lui offrant des services d'imprimerie, de promotion télé et imprimée ainsi que le câble et Internet haute vitesse Vidéotron.



Serge Lareault
Éditeur
serge.lareault@videotron.ca

ÉDITO

La mini volonté de hausser le salaire minimum

Le 13 décembre dernier, le ministre du Travail du Québec, David Whissell, n'était pas peu fier d'annoncer la plus importante hausse du salaire minimum depuis 30 ans : 50 cents à compter du 1^{er} mai prochain. Tant mieux pour les quelque 254 000 travailleurs (6 % des salariés du Québec), tant pis pour notre société. Le Québec demeure une nation, celle des petits salariés!

Ils sont désormais un quart de million à travailler sous le seuil officiel de faible revenu, soit 21 132\$ par an. À 8 ou 8,50 \$/h, est-ce que ce salaire permet de vivre décemment au Québec, en 2008 ? Un travailleur ayant pour seul revenu un emploi de 40 heures par semaine à 8,50 \$/h gagnera 17 680\$ par an. Il se retrouvera, net d'impôt, avec 873\$ par mois en poche pour vivre. Un assisté social recevra 550\$/mois et pourra bénéficier de certains avantages que n'a pas le petit travailleur. Alors pourquoi travailler si c'est pour vivre aussi pauvrement que le plus pauvre ? Pourtant, selon M. Whissell, cette hausse à 8,50 \$ «témoigne de notre volonté d'accroître l'incitation au travail et de lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale». Le moins que l'on puisse dire, c'est que la volonté n'y était pas encore.

Depuis mai dernier, le Front de défense des non-syndiqués (FDNS) milite pour une hausse du salaire minimum qui correspond au moins au seuil de pauvreté soit l'équivalent de 10,16\$ de l'heure et 21 132\$ par an. Tout de suite, les associations d'entrepreneurs crient au crash économique, à l'extinction de notre capacité de produire et de vendre, à la perte massive d'emplois. Ces gens là disaient la même chose il y a 20 ans quand le salaire minimum était de 4 \$/h... Il est de 10 \$/h à Toronto et l'Ontario semble bien se porter!

Il faut lire le mépris qui se cache derrière ceux et celles qui refusent d'accorder des conditions décentes aux travailleurs du Québec et faire en sorte qu'un travail rémunéré n'égalise pas le maintien dans la pauvreté. Nathalie Elgralby, économiste pour l'Institut économique de Montréal, illustre bien une attitude que l'on ne finira jamais de combattre. Dans le *Journal de Montréal* du 4 octobre 2007, elle écrit que l'augmentation du salaire minimum ne permet pas de vaincre la pauvreté : « (...) Le FDNS devrait plutôt trouver des moyens d'aider les travailleurs à parfaire leur formation, car c'est la méthode la plus sûre pour s'enrichir. Légiférer pour enrayer la pauvreté est absurde : on peut forcer un employeur à verser de meilleurs salaires, mais on ne pourra jamais l'obliger à embaucher! »

Il faut cesser de croire ceux qui affirment qu'il est impossible de faire du Québec une société permettant aux individus de vivre dignement.

C'est la même forme de pensée qui nous provient des âges obscurs et du capitalisme sauvage : exploiter le petit travailleur, le maintenir dans la plus grande misère parce qu'il n'a pas de formation spécifique. Que deviendrons-

nous le jour où la dernière serveuse de restaurant, le dernier tondeur de gazon ou la dernière vendeuse de billets de spectacle aura son diplôme collégial en technique biomédicale ? Mme Elgralby ira-t-elle elle-même laver son verre dans le chic resto-lounge qu'elle fréquente ?

Quand une conception de la société repose sur le maintien volontaire et conscientisé de centaines de milliers de travailleurs dans une situation économique misérable, on n'élimine pas la pauvreté, on la maintient.

Augmenter la capacité d'achat et de développement des individus d'une société, voilà ce qui devrait guider les conditions économiques du travail dans une nation. Il faut cesser de croire ceux qui affirment qu'il est impossible de faire du Québec une société permettant aux individus de vivre dignement. Il est possible de hausser le salaire minimum à un niveau acceptable tout en demeurant compétitif. Toutes les régions industrialisées semblables au Québec, qui ont choisi le respect de leur population en rendant le travail suffisamment rémunérateur, sont aujourd'hui des nations prospères et progressives. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi au Québec ?

L'organisme Dans la rue «récolte» les fruits du crime

Dans le cadre du lancement de la campagne de financement de Dans la rue, le 3 décembre dernier, M. Jacques Chagnon, député de Westmount-Saint-Louis, a remis 128 756 \$ à cet organisme qui œuvre auprès des jeunes de la rue et qui lutte notamment contre l'adhésion de ceux-ci aux gangs criminalisés.

Remise au nom du ministre de la Justice, Jacques P. Dupuis, cette importante somme a été amassée à la suite d'opérations policières. Elle est remise à des organismes conformément au *Programme de financement issu du partage des produits de la criminalité*. «La lutte au phénomène des gangs de rue constitue une priorité pour le gouvernement du Québec et nous le prouvons aujourd'hui. Par ces subventions, nous continuons à soutenir les actions des organismes qui font un travail remarquable pour prévenir l'adhésion des jeunes aux gangs criminalisés», a déclaré M. Chagnon.

Le *Programme de financement issu du partage des produits de la criminalité* prévoit que le produit net de la revente des biens obtenus illégalement et devenus la propriété de l'État à la suite d'opérations policières, est réparti de la façon suivante : 50 % aux organismes municipaux et aux corps policiers qui ont participé aux opérations qui ont mené à la confiscation des biens ou à la condamnation aux amendes, 25 % aux organismes communautaires dont l'objet principal

est la prévention de la criminalité notamment auprès de la jeunesse, et 25 % au Fonds d'aide aux victimes d'actes criminels. «Ce projet reflète clairement la volonté, l'engagement et la détermination du gouvernement du Québec d'aider les jeunes à réunir les conditions nécessaires à leur réussite. Il est important de se préoccuper du phénomène des gangs de rue afin d'en diminuer les conséquences», a conclu le député de Westmount-Saint-Louis. (A.C.)



M. Aki Tchitacov, directeur général de l'organisme Dans la rue, et M^{me} Monica Kolstein, coordonnatrice des programmes d'intervention, entourent M. Jacques Chagnon, député provincial de Westmount.

La marche du fantassin

Micheline Rioux
Journaliste de rue
micheline.rioux@itineraire.ca

La marche est bonne pour la santé. Mais il y a de ces marches, surtout celles qu'on prend sur le chemin de la vie, qui sont truffées d'obstacles que l'on imagine insurmontables. L'auteur de **Quand les cons sont braves : mon parcours dans l'armée canadienne**, Martin Petit, lui, continue à marcher, parfois à petits pas, mais il avance.

Le syndrome de stress post-traumatique hante le quotidien de Martin après 14 années au service du Royal 22^e Régiment, unité d'infanterie de l'armée canadienne. Libéré des Forces canadiennes depuis 2003 pour cause d'invalidité, il entame un nouveau combat, mais celui-là se déroule à l'intérieur, au plus profond de son être.

Son récit nous dévoile presque sans retenue, les rouages et engrenages de notre machine de guerre canadienne gravement déficiente. Les objectifs de Martin à son entrée dans ce que je qualifierais de *brainwash enclosure*, n'étaient que ceux d'un jeune homme enthousiaste et déterminé qui voulait se dépasser et relever des défis. Au fil du temps et des guerres, ce n'est que traumatismes, déceptions et

désillusions qui se sont incrustés sournoisement tel un poison dans son esprit, jadis sain.

Sa thérapie passe par la rédaction de son histoire qui nous fait partager ses émotions tantôt douloureuses, tantôt empreintes de douceur envers les siens. Les mauvais souvenirs, cauchemars et sueurs froides qui le hantent sans cesse, l'ont amené à se livrer afin d'informer les jeunes hommes et femmes de notre société qui pensent à s'enrôler à prendre une décision réfléchie.

Martin Petit, *Quand les cons sont braves : mon parcours dans l'armée canadienne*, Éditions VLB, Montréal, 2007.



Visitez Haïti avec la TOHU !

Un panorama émouvant de la vie en Haïti nous est offert par la TOHU. Jusqu'au 9 mars 2008, les artistes photographes Caroline Hayeur et Jean-François Leblanc présentent l'exposition *Comment ça va?*, correspondant à 20 années de découvertes visuelles. Ces portraits pittoresques reflètent des côtés tantôt durs, tantôt touchants de la vie en Haïti, sans jamais tomber dans le misérabilisme.

«Haïti fascine, charme et déconcerte tout à la fois. D'une beauté saisissante avec son paysage montagneux et ses plages paradisiaques, ce pays figure parmi les plus pauvres au monde. Malgré tout, Haïti démontre une vitalité peu commune et offre une culture parmi les plus originales et les plus colorées de la planète. Souhaitons-lui de conquérir sa vraie liberté», peut-on lire dans le communiqué de la TOHU. (M.R.)



Le vernissage de l'exposition *Comment ça va?* a lieu dans l'Espace SSQ de la TOHU le vendredi 18 janvier à 18h en présence des artistes.



Messe dominicale, centre ville de Port-au-Prince, septembre 2002

Photo: Caroline Hayeur



Une des églises de Petit Mouillage près de Jacmel.

Photo: Jean-François Leblanc



Marché de Pétion-Ville, avril 2000

Photo: Caroline Hayeur



Femme faisant une sieste avant la réunion des Femmes Paysannes de Petites-Rivières-de-Nippes.

Photo: Jean-François Leblanc

Se diriger vers le meilleur de soi

Julie Beaulieu

Dans son dernier ouvrage, *Le meilleur de soi*, Guy Corneau nous convie à un fascinant voyage à la découverte de soi. Pour l'occasion, il revisite la philosophie, la psychanalyse et la science. Psychanalyste jungien et auteur reconnu à l'échelle mondiale, Guy Corneau signe, dans son cinquième livre, une réflexion d'une grande richesse sur la nature créative de l'être humain.

Guy Corneau se dit lui-même un homme de parole. C'est sans doute ce qui en fait un excellent vulgarisateur. Il manie effectivement avec aisance la plume et son sujet dans un style efficace, qui convient à un public élargi, tout en prenant soin de préserver les qualités scientifiques de ses recherches. Pour les esprits plus cartésiens, les explications « théoriques » sont validées par des expériences scientifiques et sont généralement suivies d'exemples concrets tirés de la vie de l'auteur. Divisé en trois parties (la contraction, l'expansion et l'expression), *Le meilleur de soi* se lit presque tout seul, comme un bon roman estival, en plus d'inviter à une introspection continue et libératrice, qui soulage d'ailleurs les maux associés au quotidien morne.

Qu'est-ce que le meilleur de soi? Ce n'est pas une recette révolutionnaire ni une méthode infaillible, mais plutôt une traversée lucide des contrées méconnues

ou oubliées de soi depuis l'enfance, de ses terres arides à ses paradis secrets. Guy Corneau nous invite à redécouvrir ce qui nous anime, nous fait vibrer. Bref, à comprendre qui nous sommes vraiment. C'est par la connaissance, et surtout la reconnaissance du meilleur de soi, que l'être humain aspire au bien-être comme au bonheur. Il nous apprend, entre autres, à ne pas demeurer dans la vaine attente, à stimuler et utiliser notre imaginaire et à suivre nos élans créateurs. Intégrer la médiation au quotidien, renouer avec la contemplation et les relations humaines, mais surtout respirer et s'exprimer librement, demeurent pour lui des moyens efficaces de reprendre contact avec ce qu'il y a de plus précieux : soi-même.

On sort grandi de cette lecture et fort de son apprentissage, mais aussi bouleversé par la véracité et la simplicité avec lesquelles l'auteur présente ce retour aux

sources. Il est vrai que nous passons beaucoup de temps à répondre aux demandes des autres, ce qui n'est pas vilain en soi. Nous consacrons, cependant, trop peu de temps à cultiver notre jardin intérieur. Nourrir le meilleur de soi, c'est se permettre d'exister, de s'exprimer haut et fort, et dire oui à ce qui peut nous sembler au départ tout à fait impossible ou fantaisiste. Rêver et imaginer pour se donner le courage de prendre le prochain tournant, pour arriver à entrer dans l'ère du changement. Qui sait ce que chacun de nous pourrait trouver à la sortie du prochain virage... car nous sommes ni plus ni moins que les créateurs de notre propre existence.



Programme DEVENIR

Mesure d'insertion sociale d'une durée d'un an

L'itinéraire recherche 15 bénéficiaires de l'assistance-emploi âgés de 18 à 35 ans pour le magDVD *Le 3^e Œil* et 5 autres personnes de tout âge pour diverses tâches.

Conditions : 10 h/semaine, les six premiers mois et 20 h/semaine, les six derniers mois.
Rémunération : 130 \$ par mois plus le transport

Programme INTERAGIR

Mesure d'insertion sociale d'une durée d'un an

Le magDVD *Le 3^e Œil* a besoin de bénévoles en production vidéo

Conditions : 20 h/semaine
Rémunération : 130 \$ par mois

Information : Jocelyne Sénécal, 514 525-5747, poste 230 ou par courriel à jocelyne.senecal@itineraire.ca

Le Mot du maire



Benoit Labonté
Maire de l'arrondissement de Ville-Marie

L'alphabétisation : une affaire de tous

À l'origine, l'alphabétisation était associée à l'incapacité de lire, écrire et compter. De nos jours, une définition plus large permet de décrire l'analphabétisme comme étant une faible capacité de traitement de l'écriture, qui nuit au bon fonctionnement en société, tant sur le plan personnel, social et professionnel.

À l'échelle de notre arrondissement, tout comme à la grandeur du Québec, la problématique de l'analphabétisme touche une part encore trop importante de la population. À cet effet, Statistique Canada rendait public le rapport national de l'*Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes* (EIIA, 2003), révélant, pour le Québec, que 16% des adultes de 16 à 65 ans possèdent de très faibles compétences en matière de compréhension de textes. Cette même étude révèle également qu'un individu sur deux, au Québec, n'a pas les compétences nécessaires en lecture pour fonctionner pleinement dans ses tâches quotidiennes, nuisant ainsi à l'intégration sur le marché du travail.

Au 2338, rue Ontario Est, se trouve Au Coup de pouce Centre-Sud, un organisme dont la mission est de favoriser, entre autres, la prise en charge des personnes éprouvant des difficultés de lecture. Des formations en alphabétisation jouent un rôle important, puisque des gens apprennent à acquérir de

l'assurance et à progresser dans leurs aspirations. Les cas les plus éloquentes sont ceux de personnes ayant réussi à démarrer leur propre entreprise, ou ayant réussi à franchir les jalons dans leur milieu de travail.

Permettez-moi de souligner, pour l'année 2008, le 35^e anniversaire de l'organisme Au Coup de pouce Centre-Sud, qui a su, au cours de son existence, prêter main-forte aux gens du quartier Sainte-Marie. Dans le cadre de cette célébration, l'organisme est à pied d'œuvre pour la préparation d'activités spéciales qui seront présentées durant l'automne. Mais avant, le 13 mars prochain, une campagne de financement sera organisée à travers l'événement Détecteur de mensonge, présenté au Bain Mathieu.

Je tiens à remercier chaleureusement tous les gens de notre arrondissement qui, par leur engagement, contribuent à améliorer les conditions de vie de ceux et celles détenant moins de ressources. Les personnes analphabètes vivent trop souvent dans l'isolement et requièrent, de notre part, une attention accrue, afin de faciliter leur plein développement. L'alphabétisation est l'affaire de tous, puisque qu'une ville prospère passe avant tout par une meilleure cohésion sociale.

Espace payé

HISTOIRE

DANSE

THÉÂTRE

CINÉMA

LIVRES

MUSIQUE

91,3 fm

Tout en culture!

Radio Ville-Marie, CIRA-FM

Tél.: (514) 382-3913 Ext. Sans frais 1-877-668-6601

Demandez votre feuillet de la programmation (514) 382-3913

Jean Lemire, explorateur de l'Antarctique: «Soyons des citoyens du monde»

Jérôme Savary
Adjoint à la rédaction

Jean Lemire est-il content d'avoir passé les Fêtes ailleurs que pris dans les glaces à l'autre bout du monde? «En revenant, vous êtes frappés par le rythme effréné de nos vies, alors que là-bas, on était dans un oasis extraordinaire de sérénité», reconnaît le réalisateur du film *Le dernier continent*, sorti en salle le 21 décembre dernier. Parti pendant 14 mois constater les effets des changements climatiques sur la péninsule Antarctique, l'équipage du *Sedna IV* a cependant réussi à remplir sa mission, tant au niveau scientifique que pédagogique.

Cela n'a pas été facile de descendre du *Sedna*, leur bateau, et de se plonger à nouveau dans le quotidien nord-américain. Revenus du sud de la planète, Jean Lemire et les 12 autres membres de son équipage ont mis du temps avant de se réadapter... à nous. «Au retour, vous vous demandez inévitablement ce que vous voulez devenir dans votre vie, car vous revenez sur 430 jours de réflexion autour de qui vous êtes, explique le biologiste et marin Jean Lemire. Vous êtes convaincu que vous voulez changer beaucoup de choses dans votre vie.»

Quatorze mois dans la péninsule antarctique, la plupart du temps amarrés dans une baie perdue au milieu des phoques. Pourquoi si longtemps? «La majorité des scientifiques quittent l'Antarctique en hiver et on voulait documenter les changements climatiques à cette période.» Pendant tout ce temps, l'équipage composé principalement de scientifiques et de cinéastes — 10 gars, 3 filles — a été physiquement coupé du monde. En cela, l'aventure est digne des grandes explorations.

Science et recherche

Le projet scientifique est considérable. Sur son chemin, qui l'a mené des Îles-de-la-Madeleine à l'Antarctique, en passant par l'Argentine, l'équipage du *Sedna* a rencontré des équipes scientifiques du monde entier. Anglais, Espagnols, Argentins, Américains, vont donc travailler sur les résultats recueillis par l'équipe de *Mission*

Antarctique. Au Québec, c'est l'Institut des sciences de la mer de Rimouski (ISMER) qui travaille avec le *Sedna*. L'ISMER analyse précisément les effets des rayons UV affectant les organismes microscopiques qui se trouvent sous la glace et qui sont à la base de la chaîne alimentaire. Les résultats des recherches devraient être communiqués au courant du mois de février 2008.

Les petites bibittes microscopiques n'ont pas été les seules à faire l'objet d'une attention soutenue. L'équipage a également été placé sous la loupe. D'ailleurs, le film *Le dernier continent* traite d'abord et avant tout de l'expérience humaine sur le bateau. Treize personnes sur un bateau, perdu au milieu de l'Antarctique, pendant 430 jours : un vrai *boat story*!

Dans le film, plusieurs passages sont particulièrement émouvants. L'échange téléphonique de l'intervenant en santé mentale, Mariano, en pleurs, avec sa petite fille lors de son anniversaire, rend bien compte de l'isolement de l'équipage. Cependant, le film n'entre pas trop profondément dans l'intimité du groupe, ce qui m'a fait me poser des questions sur l'absence des relations très intimes dans le film. «Certains membres de l'équipage ont beaucoup souffert du manque de sexe, mais l'imagination est plus forte que la réalité, précise Jean Lemire. En situation de survie, on fait beaucoup de concessions et il n'y a pas eu de conflit majeur au sein de l'équipe.¹» Au moment du choix des

membres de l'équipage, la compatibilité entre les différentes personnes était d'ailleurs un élément très important, selon le biologiste.

Sensibiliser les enfants

Heureusement, les escapades virtuelles vers le Québec étaient nombreuses. Le projet pédagogique, lié à l'aventure du *Sedna*, a entraîné des contacts quotidiens avec les élèves des écoles québécoises. Six fois par jour, Jean Lemire s'entretenait au téléphone avec des élèves du Québec venus assister à un spectacle sur les changements climatiques au Biodôme de Montréal. Aussi, 350 vidéoconférences ont été réalisées avec autant d'écoles. Ces échanges étaient le prétexte pour ces élèves de présenter des actions en environnement. Par exemple, des élèves d'une école secondaire de Saint-Eustache ont réussi à convaincre la direction de changer toute la vaisselle jetable de leur cafétéria pour des contenants réutilisables.

Ce voyage a convaincu les membres du *Sedna* de la responsabilité de chacun envers la survie de notre planète. «C'est drôle qu'il faille aller si loin pour se rendre compte que la planète est toute petite, souligne Jean Lemire. Je crois que c'est la plus grande réalisation de ce voyage : tout est relié sur cette planète!» Selon lui, chacun peut y aller de ses petits gestes pour l'environnement et développer sa «vision de citoyen du monde».

«On nous dit qu'on n'a pas d'argent pour soutenir Kyoto, mais on n'a pas de problème pour dépenser des dizaines de milliards dans l'armement. C'est ridicule. Si on mettait cet argent dans des valeurs sociales, humanitaires, on y gagnerait beaucoup.»

—Jean Lemire, biologiste et chef de la *Mission Antarctique*

Cette réflexion, davantage sociale, a pris une réelle dimension lors du ravitaillement au Cap-Vert. «On a tous été profondément touchés par l'escale que l'on a faite au Cap-Vert. On a été confronté à une réelle pauvreté, à un quotidien fait de survie, alors qu'on était là avec nos équipements et notre bateau de plusieurs millions de dollars.» Le navigateur de l'extrême se questionne sur les choix de société que nous endossons : «On nous dit qu'on n'a pas d'argent pour soutenir Kyoto, mais on n'a pas de problème pour dépenser des dizaines de milliards dans l'armement. C'est ridicule. Si on mettait cet argent dans des valeurs sociales, humanitaires, on y gagnerait beaucoup.»

À la barre du projet *Mission Antarctique*, de 7 millions de dollars, Jean Lemire a rempli son objectif. Sensibiliser la population à la fragilité de la planète bleue, et produire des résultats scientifiques en matière de changements climatiques. Et après 14 mois en mer, il n'a jamais eu autant les pieds sur terre : «Je me dirige dorénavant plus vers l'essentiel. Le superflu a moins de place dans ma vie.»



¹ Surveillez, au courant de l'année 2008, la série de treize épisodes d'une demi-heure, sur RDI, où il sera question de la vie de l'équipage sur le bateau.

Le film *Le dernier continent* est actuellement à l'affiche au Québec.

Plus d'information :
www.sedna.tv



Jean Lemire à bord du Sedna



De gauche à droite : Anne-Marie Dussault, Norman Rickert, Cylvie Gingras, Gabriel Bissonnette, Dan Bigras, Micheline Rioux, Hélène Ouellette, Josée Louise Tremblay, Monique Proulx et Robert Beaupré

Photo : Éric Carrière

Concours des journalistes de rue Une écriture marquée **au fer rouge**

Jérôme Savary

Brûler d'énergie, c'est ce qu'ont souvent en commun les camelots et les journalistes de rue. D'ailleurs, ils brûlent quelquefois la nôtre! Leur écriture est également marquée au fer rouge, ce qui distingue *L'itinéraire* des autres publications. Le 13 décembre, un jury composé de Monique Proulx, Anne-Marie Dussault et Dan Bigras a récompensé les meilleurs textes lors de la quatrième édition du Concours des journalistes de rue. Comme le dit l'une des gagnantes, «Le concours, c'est nos prix Gémeaux à nous!»

Cette année, Linda Pelletier, Pierre St-Louis, Cylvie Gingras et Norman Rickert se sont partagé les prix des meilleurs mots de camelots, chronique et entrevue de l'année. «Obtenir la reconnaissance de mes pairs signifie beaucoup pour moi. Ça me donne du gaz, car je manque de confiance en moi», précise Cylvie, récipiendaire du prix Jean-Pierre-Lizotte de la meilleure chronique pour son texte *Une p'tite ligne qui fesse*.

Norman, quant à lui, a frappé dans le mille grâce à son entrevue avec l'animateur Jacques Languirand; il s'agissait de sa première entrevue. La journaliste Anne-Marie Dussault justifie son choix: «Norman a su bien cerner un homme complexe et flamboyant. Le contenu de son texte est étoffé et captivant de la première à la dernière ligne.» Le jury a d'ailleurs été unanime dans le choix de cette entrevue, ce qui est rare!

L'entrevue est un exercice journalistique au cours duquel le terme «journal-école» colle parfaitement à *L'itinéraire*. Lors de ces entrevues, les journalistes de rue sont accompagnés par la rédactrice en chef ou l'adjoint à la rédaction, et ce, de la recherche initiale à la rédaction finale. Le travail est conséquent. Une bonne dose d'humilité est nécessaire...

Cet événement permet aussi de souligner publiquement la qualité des textes produits

à *L'itinéraire*. «Grâce au Concours, nos lecteurs nous voient grandir à travers notre écriture, explique Cylvie Gingras. D'année en année, les gens constatent la qualité de nos textes.» Les mots de camelots, souvent plébiscités par nos lecteurs, regorgent de petits trésors. Linda Pelletier a ainsi reçu le prix Alcatraz du meilleur mot de camelot, pour son texte intitulé *J'te crache dessus*, ex æquo avec Pierre St-Louis, pour son texte *Quand?*. «Écrit sous la forme d'un petit conte moral délicieux, ce mot a du cœur et du punch!» a commenté Monique Proulx, à propos du texte de Pierre. Quant à Anne-Marie Dussault, elle a félicité Linda Pelletier: «C'est le poème d'une femme en colère, enragée et inspirée. J'ai noté un effort indéniable d'écriture pour arriver à faire passer son message.»

tempère Norman. On fait une job atypique et la reconnaissance de notre job n'est que partielle dans notre société.»

Le concours annuel suscite une saine émulation parmi tous ceux et celles qui sont engagés dans le magazine. Émulation et non compétition, selon Cylvie, à qui j'ai demandé ce que ce concours représentait pour elle. «On est tous là comme une grande famille. C'est complètement différent. Je suis très heureuse des succès des autres, pas seulement des miens. C'est l'occasion de nous laisser parler d'amour.»



Retrouvez les textes des gagnants et des finalistes du quatrième Concours des journalistes de rue au www.itineraire.ca.

«Grâce au concours, nos lecteurs nous voient grandir à travers notre écriture »

— Cylvie Gingras, récipiendaire du prix Jean-Pierre-Lizotte de la meilleure chronique pour son texte *Une p'tite ligne qui fesse*

Au-delà de ce moment privilégié, tout n'est pas rose pour les journalistes de la rue. «C'est le *fun* que la communauté artistique nous reconnaisse, mais il y aura toujours des préjugés vis-à-vis des camelots,



Relâchement maxillaire

Jérôme Savary

Les Québécois rient moins qu'avant. Huit minutes aujourd'hui au lieu de vingt, dans les années 1950. L'humeur serait donc moins à la rigolade. Afin d'exercer nos zygomatiques crispés, certains s'emploient pourtant à nous faire rire. À commencer par Louise Richer, directrice de l'École nationale de l'humour. «Le rire permet de «déhierarchiser» les rapports», explique celle qui se trouve tout en haut de la hiérarchie de l'humour.

Le 13 décembre dernier, les camelots de L'itinéraire ont vu leur «party de Noël» animé par huit jeunes finissants de l'École nationale de l'humour (ENH), histoire de réchauffer la place et d'oublier un peu les aléas dramatiques de la vie. Le rire était au rendez-vous et les camelots, bons vivants, ont ainsi pu bénéficier des vertus de cet ingrédient magique.

«Le rire est un mouvement de grâce quasi orgasmique»

— Louise Richer, directrice de l'École nationale de l'humour

Le rire a le pouvoir de rendre la vie plus légère à celui qui a hérité d'un fardeau trop lourd à porter. Il en a d'autres! «Le rire est un mouvement de grâce quasi orgasmique», définit Louise Richer, qui insiste sur le rôle et l'importance du rire dans notre société. Selon elle, il représente également un outil de socialisation; il nous apporte de la distance sur des choses plus ou moins graves.

Louise Richer a toujours eu l'ambition secrète d'être artiste. Après avoir interrompu des études en psychologie, Mme Richer s'est investie dans



Photo : Jérôme Savary

De gauche à droite : Les jeunes humoristes Mathieu Cyr, Michel Brouillette, Pierre Hébert et Cathleen Rouleau, accompagnés de Louise Richer, directrice de l'École nationale de l'humour

l'organisation des «Lundis des Ha! Ha!», qui ont vu éclore le fameux duo Ding et Dong, composé de Serge Thériault et de Claude Meunier. «Au début des années 1980, on a constaté qu'il y avait un besoin important de formation chez les personnes qui souhaitaient faire de l'humour», explique-t-elle.

Par la suite, Gilbert Rozon a réussi à obtenir du financement du gouvernement fédéral pour soutenir de la formation dispensée aux jeunes humoristes. «La demande était venue des jeunes humoristes autant que du milieu du théâtre», précise Louise Richer. C'est en 1992 que l'ENH obtient du ministère de l'Éducation le droit de délivrer une Attestation d'études collégiales à ses étudiants. Comme le pourvoyeur officiel de comiques au Québec ne roule pas sur l'or, ses étudiants doivent investir autour de 13 000 \$ pour suivre les cours de création humoristique.

L'ENH n'entend pas devenir une usine à vedettes. Avant tout, la directrice souhaite permettre aux étudiants «de s'ouvrir les yeux sur la réalité qui les entoure». Ainsi, elle a créé les cours «Humour et société» et «Histoire de l'humour». «J'ai créé ces cours, car lors de certaines auditions, je sentais que les candidats voulaient uniquement être des vedettes et faire du cash», explique-t-elle. Sortis de l'école, ces

apprentis comiques doivent pouvoir livrer leur vision du monde, et l'école les incite à se questionner davantage sur la société.

Louise Richer souligne que l'ENH est ouverte sur les réalités qui l'entourent. «J'ai une préoccupation humanitaire très vive; je me suis ainsi rapprochée de D' Clown, qui fait des interventions dans les résidences de personnes âgées. On doit abattre les murs entre les praticiens et les théoriciens de l'humour.»

C'est pas drôle

Si la tendance est actuellement au divertissement chez les humoristes, l'humour a également d'autres vertus. «L'humoriste est un chroniqueur de son temps (...) et il a aussi le rôle de sensibiliser et de dénoncer.» Louise Richer a ainsi convaincu François Parenteau, des Zapartistes, de venir éclairer les esprits de ses étudiants. Critique de l'humour léger pratiqué au Québec, le comédien Réal Bossé a également été recruté.

Délaissé pendant un certain temps par les spécialistes de la «décomplexion maxillaire», le social semble revenir en force chez les jeunes humoristes. «Le pendule revient du côté de l'engagement», analyse Mme Richer. Cette tendance n'est pas pour déplaire à Louise Richer, qui s'avoue nostalgique d'un humour plus engagé.

Je désire m'abonner au magazine *L'itinéraire*



pour une période de :

12 mois (24 numéros à 48 \$) _____ \$ 6 mois (12 numéros à 24 \$) _____ \$

J'ajoute un don de soutien de _____ \$¹

Mon abonnement débute en _____

Abonnement proposé par le camelot : _____ **Total** _____ \$

M. Mme

Prénom : _____

Nom : _____

Entreprise : _____

Adresse : _____ App. : _____

Ville : _____ Province : _____

Code Postal : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Paiement

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa, Master Card

No de carte

Expiration ____ / 20____

Mois Année

Signature X _____

Ce projet est rendu possible, entre autres, grâce aux œuvres du cardinal Léger, au Budget partenariat (ministère de la Solidarité sociale, Sécurité du Revenu de Montréal, le Centre local d'emploi de Sainte-Marie), Emploi-Québec et Moisson Montréal.

Postez ce coupon au Groupe communautaire L'itinéraire
2100, de Maisonneuve Est, bur, 001, Montréal (Qc) H2K 4S1
Pour information : www.itineraire.ca ou 514 597-0238, poste 226

¹Des reçus de charité seront émis pour les dons seulement. Le prix d'achat du magDVD comprend un don de 10 \$ pour lequel un reçu de charité sera émis. Notez qu'il n'y a pas de reçu de charité pour l'achat de cartes-repas ni pour les abonnements au journal.

As-tu l'oreille à Montréal?

Le Midi libre
Du lundi au vendredi 12h

Pour tout savoir sur Montréal, ne manquez pas le Midi Libre, votre magazine d'information montréalaise, sur les ondes de **CIBL 101,5 FM**

101,5 Radio-Montréal
www.cibl1015.com

Cesser de fumer
En 2 heures, c'est possible!

CENTRE DE LASÉROTHÉRAPIE
3001 Depuis 1987

Hélène Cossette
Tabacologue certifiée en Lasérothérapie

- ⊗ Arrêt tabagique (un seul traitement et garantie de suivi d'une année)
- ⊗ Arrêt de consommation de drogue, alcool
- ⊗ Contrôle du stress, angoisse, insomnie.
- ⊗ Reçus pour assurances et impôt
- ⊗ Membre de ANN et de l'Institut de tabacologie

sur rendez-vous **514 543-3001**
Stationnement gratuit Ahuntsic - Rosemont



Maxime
Camelot, métro Jarry
et Fleury/de la Roche

Avoir la volonté de s'améliorer

Dans ma vie, je n'ai pas souvent eu l'habitude de me fixer des résolutions en début d'année. Cependant, il y a trois ans, je me suis promis de faire davantage d'exercice. Je suis content, car j'ai réussi à tenir parole, et chaque matin, peu après m'être levé, je marche pendant une heure dans le quartier Chomedey, à Laval. Je rencontre alors souvent les mêmes personnes, qui ont également leurs habitudes matinales, comme celle de promener leur chien. Je rencontre également des militaires dont la base est proche du Carrefour Laval et qui s'entraînent le long de la piste cyclable que j'emprunte chaque matin. Les voir s'entraîner me donne le courage de continuer à faire de l'exercice. Moi je ne ressens pas le besoin d'avoir un entraîneur!

Cette année, j'aimerais me remettre à la pratique de sports d'hiver, comme le ski de fond, car la neige est tombée généreusement dans la région de Montréal. Cela fait longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de skier, mais je me promets de recommencer! Par ailleurs, je suis toujours impressionné par l'énergie que dépensent les animaux dans la nature. Eux ne se posent pas la question s'ils doivent ou non faire du sport.

Je ne prends pas forcément de résolution en début d'année, mais je me fixe régulièrement des objectifs à atteindre afin de vendre le plus de journaux possible, mais également afin de devenir une meilleure personne. En terminant, je tiens à vous souhaiter une joyeuse année 2008!

Stéphane
Camelot, Jarry/Lajeunesse

Bonne année 2008

Je ne suis pas du genre à faire de résolutions le premier de l'An. Du moins, cela ne me vient jamais à l'esprit. Cela n'a jamais vraiment été une coutume pour moi. Des résolutions j'en fais tout au long de l'année. Par exemple, chaque jour je tente d'améliorer mes habitudes de vie et mon attitude en général. Et je crois que c'est un travail de longue haleine. Cela demande de la volonté et du bon vouloir. Mais pourquoi attendre le premier de l'An pour changer ce que l'on aimerait changer?

Il n'en demeure pas moins que cela n'est pas une mauvaise chose que de prendre de bonnes résolutions du nouvel An. Quoi de mieux que de nouveaux défis afin de bien commencer la nouvelle année? Il ne faudrait cependant pas oublier ces résolutions et promesses, et y travailler fort en y croyant fermement. Et s'il vous plaît, n'agissez pas comme les politiciens qui à mon avis ont tendance à vite oublier leurs belles paroles. Si l'on veut parvenir à nos fins et changer réellement, cela est possible, et c'est par de petits gestes qu'on finit par y arriver. Je vous souhaite chers lecteurs et lectrices ainsi qu'à mes confrères et consœurs camelots et à toute l'équipe du journal *L'itinéraire*, une très bonne année 2008 remplie de bonheur, de joie, de santé, d'amour et de prospérité. À bientôt, et au plaisir de se voir prochainement.



Gilles Bélanger
Camelot, Complexe
Desjardins /Guy Favreau,
Jeanne-Mance/René-Lévesque

Mes clients sont fidèles

Chaque jour, je pars travailler. Chaque jour, je me lève tôt en sachant que je vais retrouver mes clients sur mon lieu de travail. Chaque jour, chers clients, vous êtes ma motivation à aller de l'avant. Vous m'êtes fidèles, car vous ne manquez jamais une édition du journal. Je n'ai plus de contacts avec ma famille, ce qui explique notamment pourquoi j'ai autant de plaisir à vous rencontrer. J'aime savoir ce qu'il vous arrive, où vous comptez aller passer vos vacances et j'aime aussi partager ces moments simples avec vous.

Tous les camelots ont des contacts plus ou moins privilégiés avec leurs clients. Pour ma part, je sais que vous vous inquiétez beaucoup de moi. Vous vous renseignez toujours sur mon état de santé, et prenez le temps d'avoir de mes nouvelles.

L'année qui vient de se terminer a confirmé une nouvelle fois le soutien que vous me manifestez. Par ailleurs, j'ai hâte de savoir comment les Fêtes de fin d'année se sont passées pour chacun de vous. Cette période de l'année est toujours particulière, car je me souviens de mes Noël de jeunesse, lorsque j'étais entouré de ma famille. Ces moments un peu tristes sont heureusement compensés par les belles rencontres que je fais avec mes clients, souvent très généreux avec moi. Pour cette nouvelle année, j'espère que la chance vous sourira et je vous souhaite un maximum de bonheur pour vous et votre famille. Encore merci!



Michel Côté
Camelot, Pointe-aux-Trembles

Drôles d'oiseaux

L'année 2008 venant d'arriver, j'ai décidé de la commencer du bon pied en vous contant une autre anecdote qui m'est arrivé avec les pigeons.

Me trouvant à mon point de vente comme tous les jours, je décidai de prendre la direction d'un restaurant voisin pour aller me chercher un café. En passant devant une pharmacie située juste à côté dudit restaurant, je vis une femme et un enfant entrer dans la pharmacie. L'enfant me dit en se retournant : «Tes oiseaux te suivent en arrière.» C'est alors que j'aperçus, stupéfait, mes cinquante ou soixante pigeons qui marchaient derrière moi. Je continuai mon chemin et ils me suivirent jusqu'au restaurant. Je les regardai d'un air réprobateur pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas me suivre comme cela dans le stationnement. Ils s'envolèrent alors et s'en retournèrent sur le banc de neige.

La morale de cette histoire est qu'on n'a pas besoin de se parler pour se comprendre. Bonne et heureuse année.



Gilles Duceppe
 Chef du Bloc Québécois
 Député de Laurier-Sainte-Marie

1200, rue Papineau, bureau 350 Montréal (Québec) H2K 4R5
 Téléphone : 514 522-1339 Télécopieur : 514 522-9899



CHAMBRE DES COMMUNES
Bernard Bigras
 Député de Rosemont-La Petite-Patrie

2105, rue Beaubien Est
 Montréal (Québec) H2G 1M5
 Téléphone : 514 729-5342
 Télécopieur : 514 729-5875
 Courriel : bigrab1@parl.gc.ca



Les Œuvres de la Maison du Père

550, boul. René-Lévesque Est
 Montréal (Québec) H2L 2L3
 Tél.: 514 845-0168
 Fax: 514 845-2108

Centre d'accueil pour hommes de 25 ans et plus.

La Capitale

La Capitale vendu.com

1152, av. du Mont-Royal Est (514) 597-2121

La Capitale du Mont-Royal

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de cœur et de savoir-faire

Garantie de service • Intégrité • Mise en marché exceptionnelle • Conseils • Expertise • Opinion de la valeur marchande de votre propriété

www.lacapitalevendu.com
 mont-royal@lapitalevendu.com



Recherche réfrigérateur

L'itinéraire est à la recherche d'un réfrigérateur supplémentaire, car il y a beaucoup de bouches à nourrir au Café sur la rue!

Pour information: Jocelyne Sénécal,
 514 525-5747 #230

Prière au Saint-Esprit

Saint-Esprit, toi qui résous tous les problèmes, toi qui éclaires tous les chemins pour m'aider à atteindre mon but, toi qui me donnes le don divin de pardonner et d'oublier le mal que l'on fait, toi qui te trouves à mes côtés dans toutes les circonstances de la vie. Je veux, par cette courte prière, te remercier pour tout et te confirmer une fois de plus que je ne voudrais pas être séparé de toi, même en dépit de toutes tentations matérielles illusoire. Je veux être avec toi dans la gloire éternelle. Merci pour ta miséricorde envers moi et les miens.

Vous devez réciter cette prière pendant trois jours consécutifs. Ensuite, la faveur demandée vous sera accordée, même si elle vous paraît difficile à obtenir.

Vous devez alors publier cette prière, y compris les instructions, immédiatement après que votre souhait a été exaucé, mais sans mentionner la nature de votre vœu. Seulement vos initiales devront apparaître à la fin de cette prière. J.T.

Caroline, une camelot au sourire contagieux!



Jean-Marc Boiteau
Journaliste de rue

Caroline Many, tout sourire, distribue le quotidien 24 heures depuis trois ans. Elle rencontre plus de mille personnes par jour, dont plusieurs sans-abri : «Lorsque j'écoute leurs confidences, je réalise la chance que j'ai de posséder un petit appartement douillet et d'être en mesure de combler mes besoins essentiels!» Un regard profond et un sourire éloquent caractérisent cette femme que vous avez peut-être eu le plaisir de croiser devant la station de métro Beaudry.

Véritable lève-tôt, Caroline est debout à 4h45. Comme tout le monde, elle prend sa douche, déjeune et se rend au travail, beau temps, mauvais temps! Elle travaille de 6h15 à 9h15. Étant donné que son salaire n'atteint même pas neuf dollars l'heure, il ne constitue pas vraiment sa principale source de motivation; elle apprécie par-dessus tout le contact qu'elle a avec ses clients.

Enfance difficile

Cette femme de 39 ans a vécu dans une famille pour le moins instable. Dès l'âge de trois mois, accompagnée de sa sœur jumelle, elle a été placée dans une famille d'accueil. À six ans, elle retourne vivre avec son père : «J'étais une petite fille espiègle et enjouée, mais la femme avec laquelle vivait mon père souffrait, comme ma mère naturelle, d'une instabilité psychologique. Un climat de violence régnait dans la maison et cela m'a insécurisée!»

Caroline fait preuve d'un courage hors norme, car en plus de son dur passé familial, elle a été victime d'une paralysie cérébrale, à la naissance, en raison d'un manque d'oxygène. Aujourd'hui, son handicap se traduit par une mobilité réduite. Quelle détermination!

N'en déplaise à celles et à ceux qui ont des préjugés négatifs vis-à-vis des camelots, Caroline est une diplômée universitaire. Dans la vingtaine, elle désire s'inscrire à l'université en soins de santé, pour devenir infirmière. Conseillée par un orienteur, elle change de programme, un peu à contrecœur, et obtient tout de même un baccalauréat en histoire de l'UQAM. Malheureusement, les ouvertures professionnelles se font rares et elle doit se résoudre à travailler à plusieurs reprises comme commis de bureau ou secrétaire stagiaire. À la fin de l'un de ses contrats, elle s'est retrouvée sans emploi.

Ne trouvant pas de boulot, elle doit tout de même s'assumer. Elle a alors demandé à distribuer le 24 heures. «Ces trois années avec le 24 heures m'ont permis de mieux connaître les gens, puisque plusieurs de mes clients se confient à moi.» En trois ans,



Photo : Jérôme Savary

Caroline Many, camelot pour le 24 heures

elle a également accumulé plusieurs anecdotes : «J'ai déjà reçu de la part d'un client, une magnifique bicyclette à trois roues. Elle m'a été très utile pour aller faire des commissions.» Caroline apprécie les contacts humains! «Il y a bien sûr des personnes mal intentionnées qui se permettent des commentaires désobligeants à mon endroit, mais la plupart du temps je reçois des mots d'encouragement. Il y a aussi des personnes qui tentent de me séduire et d'autres qui me disent que j'ai un sourire radieux!»

Timide, tout le temps de l'entrevue, Caroline ose à peine me regarder! Lorsque l'entrevue fut terminée, elle s'est dit surprise d'avoir tant parlé, car elle ne croyait pas avoir vécu beaucoup de choses dans sa vie. Caroline est une personne réservée, solitaire et timide qui, grâce à son travail, côtoie chaque matin de la semaine des milliers de personnes. Caroline Many est une camelot radieuse et courageuse à qui nous ne pouvons souhaiter que de poursuivre son excellent travail!



Saison hivernale: un service d'hébergement d'urgence, mais des besoins qui restent à combler

Cette année encore, un service d'urgence a été mis en place pour l'hiver par l'Agence de la santé et des services sociaux et la Ville de Montréal. L'objectif de ce service est de s'assurer que chaque personne qui en fait la demande¹ aura une place où dormir de la mi-décembre à la fin mars.

Ce service d'hébergement d'urgence prévoit aussi l'utilisation d'un autobus pour favoriser le déplacement des personnes d'une ressource à l'autre en cas de trop grand achalandage. Enfin, un numéro de téléphone (SHU – service d'hébergement d'urgence) est à la disposition des responsables des ressources communautaires (centre de soir, ressources en hébergement, travailleurs et travailleuses de rue, de milieu, etc.) ou institutionnelles (hôpitaux, policiers) qui cherchent une place pour la nuit pour une personne.

La difficulté de répondre à tous les besoins

Depuis que ce service d'urgence est en place, le comité qui le pilote fait face à des défis importants pour répondre adéquatement à l'ensemble des besoins. Le RAPSIM animait d'ailleurs, en septembre dernier, une consultation du milieu sur les personnes difficiles à héberger dans les ressources actuelles.

Les personnes aux prises avec plusieurs problèmes ont le plus de difficulté à se trouver une place où passer la nuit. France Labelle, du Refuge des Jeunes, mentionnait lors de la consultation que «certains jeunes relèvent tout simplement de la rue puisqu'il n'existe aucun endroit pour les accueillir». Ils ont aussi généralement des problèmes de santé mentale et de toxicomanie.

Plusieurs personnes ont également des comportements violents, ce qui les exclut de la très grande majorité des organismes

qui pourraient les accueillir, mais qui ne peuvent prendre le risque de désorganiser l'ensemble de la ressource.

Dans le but de répondre à ces demandes, ce service offrira :

532 lits d'urgence pour hommes, répartis dans les trois grands refuges auxquels peuvent s'ajouter d'autres lits au besoin

11 lits pour hommes ou femmes aux Projets autochtones du Québec, auxquels s'ajoute un lit réservé chaque nuit pour les urgences

56 lits d'urgence pour femmes, répartis dans deux refuges auxquels s'ajoutent plusieurs lits et fauteuils de type « Lazy-boy » dans d'autres maisons d'hébergement pour femmes

70 lits d'urgence pour les jeunes, répartis dans trois refuges.

Les couples sont eux aussi exclus des ressources d'hébergement, car aucune d'entre elles n'offre d'hébergement d'urgence mixte. De même, les gens de la rue ayant des animaux n'ont pas

de ressources qui les acceptent. Enfin, certaines personnes en perte d'autonomie, qui ont en plus des problèmes de toxicomanie et/ou de santé mentale, ont particulièrement de la difficulté à trouver de l'hébergement.

Quelle que soit la raison pour laquelle il est difficile de trouver un lieu d'hébergement pour une personne, il demeure qu'elle a le droit d'accéder à un abri quand elle en fait la demande.

Qui est responsable?

Le réseau communautaire a-t-il la responsabilité de mettre sur pied une nouvelle offre de service pour ces personnes difficiles à héberger? Si oui, avec quel financement? Le réseau de la santé a-t-il la responsabilité de répondre à ces besoins? Une chose est sûre, il en a les moyens! Afin de réfléchir à cette question, le comité qui pilote le service d'hébergement d'urgence s'est donné le mandat de travailler sur cet enjeu, et ce, dès cet hiver. Reste à voir si une ou des solutions seront bientôt mises en place.



¹ Certaines personnes ne veulent ou ne peuvent pas dormir dans les lieux d'hébergement d'urgence. Le nombre de ces personnes est difficile à évaluer, même si, selon les gens de la rue eux-mêmes, on peut parler de plusieurs centaines, voire de milliers, qui dorment dans les rues, dans des abris de fortune chaque soir, été comme hiver.

Patricia Viannay

Chronique du philosophe errant

La valise



Robert Beaupré
Chroniqueur de rue

Mireille, ma voisine du troisième étage, dégraisse son appartement. «Je veux faire plus zen», dit-elle. Moi je veux bien, surtout si elle balance de jolies choses sur le trottoir.

L'autre jour, elle m'a donné plusieurs livres intéressants, des romans comme *Chronique d'une mort annoncée* de Gabriel Garcia Márquez, *Lampedusa le léopard* de Giuseppe Tomassi, ou *Le Rocher de Tanios*, d'Amin Maalouf (prix Goncourt 1993). Plus tard, une lampe halogène faisait le pied de grue à l'entrée. Je l'ai invitée chez moi. Mais le meilleur de tout fut cette valise abandonnée à la porte de la maison.

Une valise beige avec deux rangées de rivets et des renforts aux coins. Une valise des années 1940 comme celle que je me souviens avoir vue dans des films mettant en vedette Humphrey Bogart. Une valise peut tenir un rôle dans un film, mais oui! Une valise dans laquelle on pourrait mettre tout un monde pour ne plus avoir à revenir, comme autant d'obsessions que j'ai eues, comme un réconfort devant le rejet et l'impossible vie.

Toujours est-il que je suis passé devant elle, la valise, en route vers l'épicerie et déjà, elle soupirait des yeux comme une coquine à qui on ne peut rien refuser. Au retour, je me suis arrêté à ses pieds, l'enrobant du regard pour enfin céder à la tentation de m'en emparer. Je l'ai installée devant moi sous la télé et elle m'envoûte; elle me cause, comme certains livres rencontrés au hasard d'une librairie et qui nous invitent à les emporter chez soi et à les effeuiller goulûment sur notre lit : ces livres nutritifs qui ensemencent notre sol et honorent notre vie. Richard Bach, dans son livre *Illusion* ou les aventures d'un messie récalcitrant, écrit : «Si tu veux t'exercer à être fictif quelque temps, tu comprendras

que des personnages fictifs sont parfois plus réels que les gens possédant des corps et des cœurs battants.»

Cette valise est une ouverture, une caverne d'Ali Baba. L'esprit du voyage y est enfermé. Il est là, je le sens. Il est ce dont j'ai besoin pour me sentir vivant, une de ces choses que l'on omet de nous montrer, volontairement ou par ignorance, sur les bancs d'école. Il est vrai que les gens vivants sont difficiles à maîtriser. On nous prépare à consommer, comme du bétail,

Cette valise est une ouverture, une caverne d'Ali Baba. L'esprit du voyage y est enfermé. Il est là, je le sens.

à brouter. Comme si acheter 2 000 paires de chaussures nous soulagerait du mal de vivre.

Ma valise est vide. Valise cabossée, violée peut-être aussi, comme ma vie. Mais je peux y mettre ce que je désire. Ouverte ou fermée, elle caresse mes abîmes et emplit mes cavités d'une substance vibrante, capable de transcender, ne serait-ce que temporairement, mes maux. «Guérir les maux par les mots», disait Marie Cardinal. Oui! Ma valise contient tous les mots du monde, muets ou prononcés, à utiliser à ma convenance. Petit réceptacle d'un autre âge, porteur de l'infini de mes espoirs et surtout, possibilité de vivre l'instant présent, où justement je me sens vivant et ancré dans le réel. Étrange tout de même qu'une chose si simple soit si difficile : vivre dans le maintenant sacré. Qui dit que les objets ne sont que masse inerte? Ce ne sont pas nécessairement les plus coûteux qui nous font nous sentir vivants.



Harcèlement psychologique en milieu de travail

«Ferme ta gueule!»



Marie-Ève Maheu

Jocelyn, un employé d'une usine d'aéronautique de la région de Montréal, a vu sa vie chamboulée par le harcèlement dont il a été victime au travail. Il a enduré les railleries et les insultes de ses collègues pendant plus d'un an avant de craquer et d'obtenir un congé de maladie.

L'histoire commence en mars 2005. La compagnie pour laquelle il travaille est alors en pleine restructuration. Jocelyn est transféré dans un nouveau département. Son arrivée déplaît à la dizaine de travailleurs déjà en place, qui ont accumulé des années d'expérience. Rien pour calmer le jeu, les anciens doivent s'occuper de sa formation. «Je me suis fait dire assez vite que je n'étais pas le bienvenu ici», raconte-t-il.

Plus le temps passe, plus la situation s'envenime. «Trou de cul! Ferme ta gueule!», lui hurle-t-on à plusieurs reprises. Son travail est ouvertement critiqué. On l'injurie en le menaçant du poing. On sabote même son travail. Il décide de se plaindre à son syndicat, mais celui-ci refuse de déposer un grief.

Ce genre de situation est fréquemment observé au Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement psychologique en milieu de travail, qui a pignon sur rue dans le quartier Villerey. Trois demandes

d'assistance sur quatre proviennent d'employés syndiqués. «Quand ils nous appellent, c'est qu'ils ne sont pas appuyés ou écoutés par leur syndicat», explique la criminologue, Jennifer Boucher, employée de l'organisme.

La loi de juin 2004 oblige les entreprises à mettre en place des mesures pour contrer le harcèlement. «Beaucoup d'entreprises ont une politique interne, mais il y a des lacunes sur le plan de sa diffusion et de sa mise en application», déplore la criminologue Jennifer Boucher.

En vertu de la loi, les travailleurs peuvent poursuivre leur syndicat devant la Commission des relations de travail (CRT) pour manquement au devoir de représentation dans les dossiers de harcèlement psychologique. Sur les 142 plaintes reçues à ce sujet depuis trois ans et demi, 102 ont fait l'objet d'un règlement

En juin 2004, le Québec s'est doté d'une loi pour contrer le harcèlement psychologique au travail. Une première en Amérique du Nord. Des milliers de plaintes ont été déposées par les travailleurs de la province. La lutte contre le harcèlement au travail est toutefois loin d'être gagnée.

ou d'un désistement. Jamais un syndiqué n'a obtenu gain de cause.

Jocelyn jongle avec l'idée de porter plainte à la CRT. Ses énergies sont toutefois investies ailleurs pour le moment. Sa demande à la Commission de la santé et de la sécurité du travail a été refusée, deux fois plutôt qu'une. Il conteste actuellement cette décision devant la Commission des lésions professionnelles, son ultime recours. Mais le cœur n'y est pas vraiment. «J'ai une boîte remplie de notes personnelles, mais je vais perdre», lâche-t-il.

Yvonne Séguin du Groupe d'aide ne peut qu'acquiescer. «La version de la victime doit être appuyée par des témoins, mais c'est difficile de convaincre des personnes de corroborer les faits. La loi du silence est très présente dans les grosses entreprises.»

Le professeur de gestion des ressources humaines à l'UQAM, Angelo Soares, souligne que les syndicats ne doivent pas tous être mis dans le même panier. «Certains ont beaucoup investi dans la conscientisation et la formation de leurs membres, notamment dans les grosses centrales syndicales. D'autres minimisent encore les problèmes et c'est une grave erreur.»

Besoin d'aide

Depuis l'entrée en vigueur de la législation interdisant le harcèlement psychologique au travail, le Groupe d'aide a du pain sur la planche. Seulement cette année, l'organisme a répondu aux demandes de 330 travailleurs.

Selon sa directrice, Yvonne Séguin, les travailleurs sont plus sensibilisés et connaissent leurs droits. La situation se corse néanmoins lorsque vient le temps de les faire valoir, pense-t-elle. «Les gens sont épuisés et tombent souvent malades. On leur demande en plus de prouver, audition après audition, qu'ils ont bien été victimes de harcèlement.»

Yvonne Séguin déplore les délais de traitement des plaintes autant du côté des syndiqués que des salariés. Ces derniers doivent compter plus d'un an pour se rendre à l'étape ultime, l'arbitrage devant la Commission des relations de travail (CRT). Sur les 7916 plaintes évaluées par la CRT depuis 2004, seulement 596 ont abouti devant le tribunal de la CRT. La majorité d'entre elles ont été réglées hors cours. «On privilégie la médiation, dit Carole Dupéré, conseillère spécialiste en matière de harcèlement psychologique à la CRT. C'est un moyen de raccourcir les délais.»

À hauteur d'entreprise

Tous les chercheurs, intervenants et spécialistes consultés par *L'itinéraire* s'entendent pour dire que la loi anti-harcèlement est efficace de façon générale. Le professeur en psychologie du travail à l'Université du Québec en Outaouais, Eric Gosselin, croit toutefois que les compagnies font moins de prévention que de détection précoce des cas de harcèlement. «Pour prévenir, il faut connaître les facteurs qui causent le harcèlement. On n'a pas encore ces données», déplore-t-il.

Selon lui, les études sur le sujet mettent trop l'accent sur le harceleur, qui est souvent démonisé. Il déplore que

l'impact du contexte organisationnel soit négligé. «Quand on a, dans une entreprise, une culture très axée sur la performance, qui favorise la compétition entre les travailleurs, c'est certain que les probabilités d'apparition du harcèlement sont moussées.»

La loi de juin 2004 oblige les entreprises à mettre en place des mesures pour contrer le harcèlement. «Beaucoup d'entreprises ont une politique interne, mais il y a des lacunes sur le plan de sa diffusion et de sa mise en application», déplore la criminologue Jennifer Boucher.

Carole Dupéré ne cache pas que les politiques doivent être accompagnées d'actions concrètes pour être efficaces. «Les entreprises doivent travailler sur les facteurs de risques, c'est-à-dire avoir un système pour gérer les conflits, passer des messages demandant le respect en milieu de travail et bien définir le rôle de chaque employé.»

Selon Carole Dupéré, la vague de plaintes déposées à la CRT depuis juin 2004 a démontré la nécessité de la loi. Elle se réjouit maintenant de constater une tendance à la baisse du nombre de recours. «La loi a lancé le message que le harcèlement en milieu de travail n'est plus toléré. À long terme, on va voir une diminution notable du nombre de plaintes et un climat de travail amélioré.»





Bill Economou
Camelot, Marché Atwater

The end of an era

The streetcars first appeared in Montreal in 1861. They were Montreal's main public transportation before subways and buses came along. Electric streetcars appeared in 1892, the first one on Craig Street, named the "Rocket". Most city dwellers were getting around on foot, only the rich could afford the services of a coachman or own their own horse. When the electric streetcars appeared this created the expansion of suburbs. By 1939 there were 929 streetcars operating in Montreal. They ran in Cartierville, Montreal North, Downtown, Lachine, Cote des neiges, Outremont and other areas. By 1941 there were 97 urban streetcar routes, which also had important business districts existing next to them. The cost of a tramway ticket was 6 ¼ ¢ in 1948. In 1952 buses began to replace streetcars. It was the end of an era. The streetcars were taken off the road on August 30, 1959 in Montreal. I wasn't born early enough to see the streetcar era, but I remember the brown city buses. I had the pleasure to visit the Canadian railway museum in St. Constant and took a ride on one of the last streetcars to operate in Montreal. It was a trip back in time.

Streetcar rails have been covered with asphalt, but most of them have been extracted from the ground. There has been talk about resurrecting the streetcars. This would be costly but would reduce people's stress, with fewer cars on the street and fewer traffic accidents. Some of the proposed routes for streetcars in the future could possibly be Mont Royal, Park Avenue and Cote des Neiges Street.

(Sources: www.stcum.qc.ca)



Carl Festekjian
Camelot, marché Atwater

Staying healthy

My new resolution is to have more time to exercise and staying healthy. I would like to purchase a treadmill so that I can do some jogging at home. I also would like to have more money in the bank and have a bigger social network. In the new year, I would like to do more social activities with friends such as going to see a funny movie or eating out in a fancy restaurant.

Another resolution for the new year is to go back to school in order to have more chances of getting a better job. I would like to make new friends and see my old friends again. In other words, I want to see back again some old friends and have a cup of coffee together or play sports together. It is important to me to make new friends for the new year because at home I don't have a chance to see my friends. Friends don't come and see me. The reason is that they are married or have a full time job. I will try by all means to contact them. It is important for me to see my good friends because I am not very healthy mentally and physically. I want some company. This is very important to me.



Daniel Grady
Camelot, métro
Guy-Concordia

Trips around North America

I have had many trips in my life time and enjoyed them so far. Trips are fun for many people. I once took a trip to Boston, when I was about nine years old. It was real fun, and I can say there were beautiful houses there. It was a really nice city to visit. There was a guy coming from Boston who stayed at my house for a couple of days. It was a hockey exchange. He cried a lot and I had to settle him down. I also went to Fort Wayne Indiana when I was about nine years old. In Fort Wayne Indiana and in my mother's cousin garage they had a pinball machine, and a Jack slot machine. I liked it a lot. I also went to Prince Edward Island for about six days. I went there when I was about fifteen years old. When I was in Shawbridge, the people in Prince Edward Island were really nice. I also went fishing there but I didn't catch any fish. My Shawbridge friends had a real good time too. I also went camping to different camp grounds when I was in Shawbridge. I've been many times to the native reserve to Kahnawake for cigarettes, taking the bus there or walking across the bridge. I've also been many times to Ontario with my father to drink beer and vodka at my father's trailer. I would like to travel to other parts of the world, like Ireland, Scotland, Britain or France. There are other parts of Canada that I would like to visit like Nova Scotia, Newfoundland and New-Brunswick. But I can't due to my illness.



Peter Economou
Camelot, rue Atwater/Notre-Dame

The Forests

A forest is an area that has a high density of trees. They can be found in regions that are capable of sustaining tree growth. It is a person's and nature's most precious friend and earth's decoration. Wherever you find forests and many trees you also find fresh air and water. Forests give us wood to fix different things. The oxygen that fills the atmosphere and gives life to people and animals. They also give us rain that's very precious. If somebody stays a few days in the forest and the countryside he'll be a new person. A forest and generally a tree absorb the earth and its roots the water from the rain so there won't be any flood. Furthermore, a forest can cause the rise or fall of the atmospheric temperature. A place that doesn't have trees is very hot in the summer and very cold in the winter and the winds are strong and cold. The largest forest in the world is the Amazon rain forest, which is often called the "Lungs of the World". It's so vast that it covers over 3.7 million square miles and spans over nine countries. In this forest you will find an incredible rich and diverse collection of plants and animals. In Canada forests cover over 45% of the land stretching from the Atlantic to the Pacific coasts and in the north to the Arctic treeline limit. Also 10% of the world's forests can be found here. These forests are highly diversified and their characteristics vary with the area they're in.

I don't personally go to forests that often, but I'm glad they exist for man's well being!

Hélène Ouellette

Camelot, ave. De Bordeaux /du Mont-Royal

La Solidarité sociale!

Dès qu'un mot prend du pouvoir dans la population, il est vite récupéré par les discours politiques qui le dépouillent de son âme. La Loi sur l'aide sociale s'est transformée en une subvention indirecte aux propriétaires, aux compagnies : Bell, pharmacies, marchés d'alimentation, etc. L'argent restant pour les «bénéficiaires» n'est même plus suffisant pour assurer la survie. Les mots «dernier recours» reviennent sans cesse dans le discours sur la gestion de la pauvreté, et ce chez tous les gouvernements au pouvoir au cours des dernières décennies. Je croyais que nous voulions un Québec socialisant! Le ministre Charest a octroyé, il y a quelques mois, une augmentation annuelle de 14 000 \$, libre d'impôt, à certains de ses députés qui auront une tâche supplémentaire au parlement, tout en espérant que ces derniers se pointeront aux assemblées et ne dormiront pas. Que de mépris envers les moins bien nantis qui reçoivent moins de la moitié de cette augmentation! Et que penser de ces jeunes adéquistes qui voudraient restreindre la loi du «dernier recours» à quatre années! Mais pour qui la population du Québec, analytique, critique, mais défaitiste lorsqu'il s'agit de défendre ses acquis sociaux, va donc voter lors des prochaines élections sous l'influence des médias et des sondages!



Richard T.

Camelot, métro Place-des-Arts
Ste-Catherine/St-Urbain

Je réalise mes résolutions

Les résolutions que l'on prend souvent au début de la nouvelle année qui s'annonce représentent quelque chose de positif pour moi. Je suis têtu et quand j'annonce à mes proches que je m'engage à réaliser une action importante, je tiens parole. Par exemple, en 2002, je m'étais résolu à arrêter de fumer. Et jusqu'à aujourd'hui, j'ai réussi à me tenir éloigné de la cigarette.

Cette année, j'ai une nouvelle résolution. Je me suis décidé pour de bon à perdre du poids. Je suis tanné de me sentir essoufflé si rapidement. Quand j'ai remarqué qu'il me fallait reprendre ma respiration après m'avoir simplement lacé mes souliers, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose.

Au début de chaque année, je prends des résolutions. C'est ainsi que j'ai réussi à me débarrasser de la drogue et de l'alcool, il y a déjà 13 ans de cela. Les résolutions de début d'année sont un peu comme un rituel pour moi. Ainsi, dans quelques semaines, je retournerai m'entraîner au «gym» à raison de trois fois par semaine, au YMCA d'Hochelega. Le succès de la réussite de ces résolutions? Une grosse dose de volonté. Bonne et heureuse année 2008 à vous tous!



Norman Rickert

Camelot, métros Vendôme /
Édouard-Montpetit
normartmusic@yahoo.ca

Hommes au bord de la crise de nerfs

J'ai mentionné dans l'entrevue avec Jacques Languirand que j'étais et suis encore un peu masculiniste sur les bords. Je me sens coincé entre les propos de Martineau, qui déplore la féminisation de la société québécoise et ses excès, soit surprotéger les enfants et les émasculer, et ceux de M. Languirand, prônant une société occidentale où les valeurs féminines prédominent. Mon moi écorché vif se pose alors la question suivante : de quel côté vais-je pencher? C'est difficile pour un quadragénaire (et non «quadraplégique») comme moi, de constater que la majorité des hommes québécois sont représentés comme des perdants dans les téléromans. Une autre raison pour laquelle je n'écoute plus ce genre d'émission. Bon, je concède que Martineau en beurre un peu épais quand il perçoit les hommes québécois comme étant moumounes; il ne faut donc pas généraliser, puisqu'on connaît tous des femmes qui semblent avoir hérité du chromosome Y à la naissance et des hommes qui, effectivement, tendent vers le contraire... Je suis d'accord avec Jacques Languirand quand il explique que les valeurs masculines comme la compétition, la force, etc. sont en train de mener notre civilisation au bord du précipice, mais je ne crois pas qu'on doive priver les garçons de leur agressivité en l'interdisant. Les garçons (tout comme les filles) ont besoin de soupapes pour ventiler les «montées de lait» durant l'adolescence, et ce n'est pas en stérilisant *in extremis* l'apprentissage social des enfants qu'on va régler le problème.



Retrouvez une dizaine de camelots dans le magDVD **Le 3^e Œil**, en vente à tous les bons coins de rue!

Voyager équitable

Maeva Vilain

Chaque année, les voyageurs sont de plus en plus nombreux à partir à la découverte de paysages magnifiques et de populations reculées. Se rendent-ils compte des conséquences que ces visites pourraient avoir sur l'écosystème d'une île paradisiaque ou sur le mode de vie d'un peuple du bout du monde? Une certaine conscientisation se fait dans le monde du tourisme. La preuve en est la naissance du tourisme équitable.

L'Organisation mondiale du tourisme, affiliée aux Nations-Unies, consciente que la croissance rapide de l'industrie touristique a des impacts sur l'environnement et les populations a adopté en 1997 le Code mondial de l'éthique du tourisme. Ses grands principes? Faire en sorte que le tourisme permette une meilleure compréhension entre les peuples, que les retombées économiques profitent à tous et que le tourisme contribue à l'enrichissement du patrimoine culturel, et non à sa dégradation!

Les actions du touriste individuel

Le voyageur qui part seul, conscient des conséquences de ses visites, peut en limiter les impacts négatifs. Pour ce faire, Michèle Laliberté, analyste au réseau de veille en tourisme (Esg-UQAM) conseille de «Minimiser ses déplacements, de racheter sa pollution après un trajet en avion et d'utiliser le transport en commun. Il est préférable d'utiliser les infrastructures locales pour l'hébergement et la restauration. De même, dans les pays où l'eau se fait rare, il faut éviter d'en abuser, notamment pour la douche. Enfin, respecter les gens, en veillant à ne pas imposer sa culture, est essentiel.» À cela, ajoutons que lors de visites de parcs nationaux ou de monuments, il ne faut pas laisser de débris, même si la population locale ne montre pas l'exemple!

En achetant des souvenirs, il importe de s'interroger sur leur provenance. Acheter des fragments de patrimoine national ou des souvenirs faits à partir d'espèces menacées, de l'ivoire provenant de certains animaux, par exemple, est très dommageable, à long terme, pour un pays.

Par respect pour la culture visitée, apprendre quelques mots avant de partir, en vue de les utiliser sur place, constituera un grand avantage. Plus on en connaît sur la population avant de partir, plus le dialogue sera enrichissant. Enfin, avant de donner des bonbons aux enfants, mieux vaut y penser à deux fois : est-il certain qu'ils ont une brosse à dents et de l'argent pour se payer le dentiste?

Les séjours organisés, version équitable

De plus en plus, des agences de voyages proposent des voyages équitables. Au Québec, l'agence Karavaniens, spécialisée dans le tourisme d'aventure aux quatre coins de la planète, a créé sa propre charte d'éthique. Elle comprend un volet environnement qui prévoit notamment limiter les groupes à 12 personnes, interdire de nourrir les animaux et purifier l'eau au lieu de consommer l'eau en bouteille, en raison des problèmes de recyclage dans de nombreux pays. Karavaniens s'engage à aider les peuples à gagner dignement leur vie, notamment en travaillant «en partenariat avec des contacts locaux et donc, directement avec les intervenants des différentes communautés».

L'agence Mercure, qui propose essentiellement des circuits découverte «culture» et «écotourisme» au Mexique, accorde une grande importance au partage équitable des dépenses des touristes afin de soutenir l'économie locale.

Voyager équitable au Québec

C'est l'objectif de l'Autre Jardin, un très bel hôtel situé à Québec, dans le quartier de Saint-Roch. À l'origine de ce projet novateur : Carrefour Tiers-Monde, un

organisme de solidarité internationale qui a voulu concilier l'accueil d'une clientèle d'affaires et touristique et la sensibilisation à la solidarité sociale. L'hôtel utilise donc des produits issus du commerce équitable, s'engage à «intégrer des valeurs humanistes dans ses rapports avec les fournisseurs, clients et membres du personnel» et verse ses profits au Carrefour Tiers-Monde. En complément, une petite boutique propose des petits souvenirs, tous équitables!



Karavaniens
www.karavaniens.com
9, rue de la Commune Ouest
Montréal
514 281-0799

Mercure
www.tourisme-equitable.qc.ca
860, avenue Melrose
Montréal
514 769-4553

Auberge l'Autre Jardin
www.autrejardin.com
365, boulevard Charest Est
Québec
418 523-1790
1 877 747-0447

Au Québec, l'agence Karavaniers, spécialisée dans le tourisme d'aventure aux quatre coins de la planète, a créé sa propre charte d'éthique. Elle comprend un volet environnement qui prévoit, notamment, limiter les groupes à 12 personnes, interdire de nourrir les animaux et purifier l'eau au lieu de consommer l'eau en bouteille, en raison des problèmes de recyclage dans de nombreux pays.

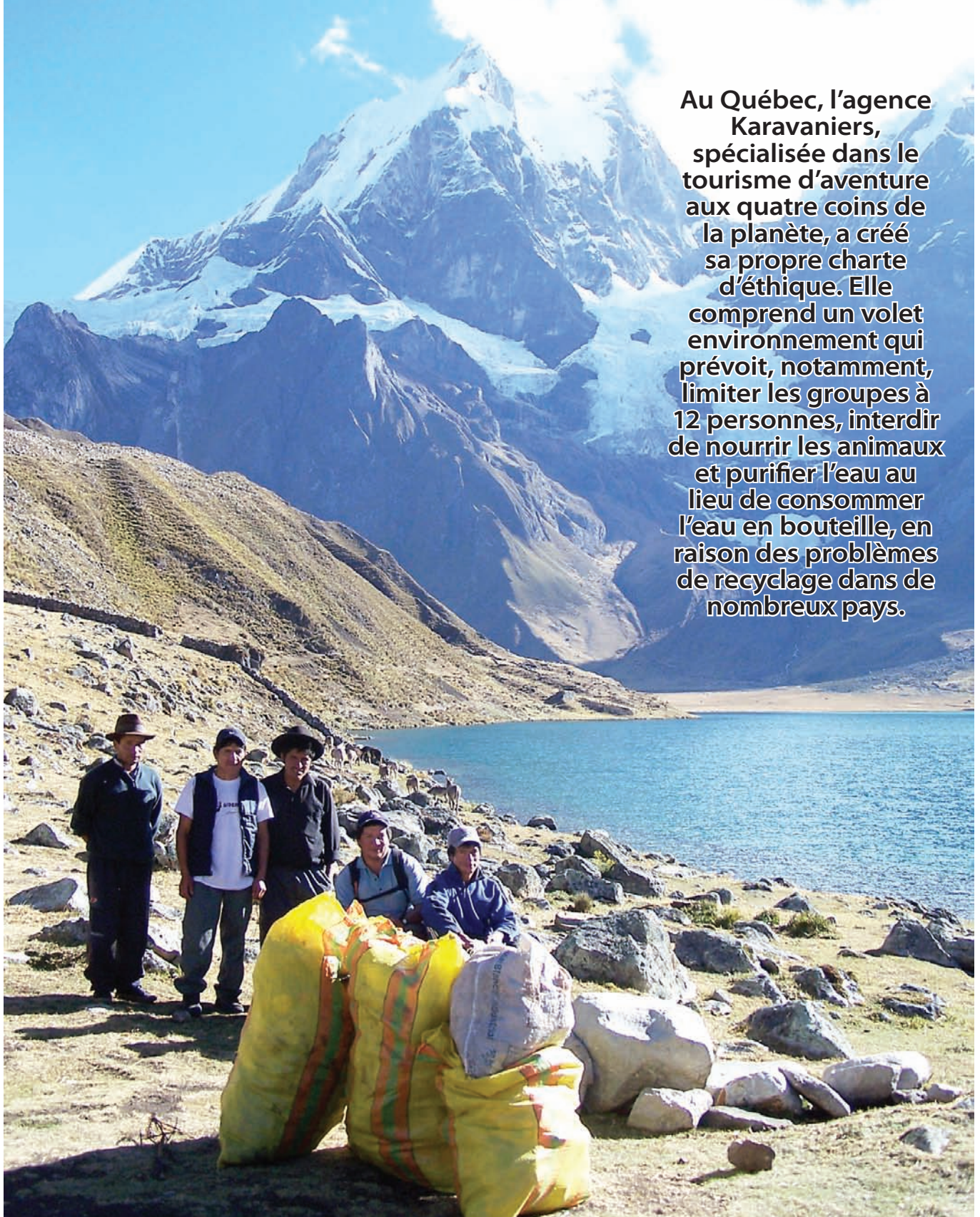


Photo : Robert Lavoie

Corvée de nettoyage organisée cet été dans la cordillère du Huayhuash, au Pérou, par l'agence Karavaniers, spécialisée dans l'organisation de voyages équitables. Sur la photo, les sacs sont remplis de débris ramassés sur un seul campement de trekking.

Guinée :

Protéger les femmes des coutumes sexistes

Martine Letarte

En Guinée, la violence faite aux femmes est fréquente et prend différentes formes : excision, mariage forcé, viol, refus d'accorder un héritage, etc. Pour améliorer le traitement réservé aux femmes, Développement et Paix soutient la Coalition nationale de Guinée pour les droits et la citoyenneté des femmes (CONAG-DCF) dans son travail de terrain. L'organisme bénéficie, entre autres, de l'appui financier de l'Agence canadienne de développement international (ACDI).

Difficile d'imaginer ce que ça représente de naître femme en Guinée pour une occidentale émancipée. En visite à Montréal, Nanfadima Magassouba, présidente de la CONAG-DCF, a pourtant réussi à donner un bon aperçu de l'horreur quotidienne vécue par les Guinéennes coincées entre les véritables lois du pays, somme toute assez progressistes, et les règles religieuses et coutumières qui violent souvent leurs droits fondamentaux. L'excision est l'une des pratiques les plus violentes, une coutume pourtant interdite et sévèrement punie par la loi. En Guinée, l'existence d'une loi et son application sont deux choses bien distinctes.

«Les mutilations génitales féminines sont très présentes au pays : presque toutes les femmes en sont victimes. L'intervention est très difficile, puisque la pratique est très ancrée dans les traditions. Nous arrivons quand même à obtenir des résultats en expliquant les conséquences d'une telle mutilation. Nous devons sensibiliser directement les exciseuses et, en plus, leur trouver une autre activité génératrice de revenus. Toutefois, même lorsqu'on réussit avec elles, on se rend compte que des infirmières et des sages-femmes prennent la relève. Il faut alors adapter notre intervention», explique Mme Magassouba, avec un sourire rempli d'espoir.

Les lois du mariage

La polygamie et le mariage forcé sont courants en Guinée, notamment avec le sororat, le mariage d'un veuf avec la sœur

de son épouse, et son contraire, le lévirat, le mariage d'une veuve avec le frère de son époux. «On justifie ces pratiques en disant que c'est pour le bien des enfants à élever, mais il n'en demeure pas moins que c'est une forme de mariage forcé», dénonce la militante.

Les Guinéennes sont coincées entre les véritables lois du pays, somme toute assez progressistes, et les règles religieuses et coutumières qui violent souvent leurs droits fondamentaux.

La femme et sa famille ne sont pas au bout de leurs peines avec les règles traditionnelles du mariage en Guinée. D'abord, en cas de séparation ou de divorce, la famille de l'époux peut exiger le remboursement de la dot. Plusieurs familles, incapables de payer, se retrouvent en prison pour cette raison. Depuis que la CONAG-DCF travaille à faire connaître les lois guinéennes, on voit poindre des changements.

«Lorsque nos parajuristes sont arrivées dans la localité de Kissidougou, le sous-préfet avait sur son bureau une bonne

pile de dossiers qui concernaient le remboursement de la dot. Finalement, après nos efforts de sensibilisation, les autorités locales ont annoncé bien clairement à la population que, selon la loi guinéenne, une fois le mariage consommé, on ne peut plus demander le remboursement de la dot, et ce, peu importe combien de temps a duré le mariage. Le sous-préfet a alors mis sa pile de dossiers à la poubelle», raconte fièrement Nanfadima Magassouba.

Le droit à l'héritage

Les lois guinéennes et les coutumes sont également contradictoires en matière d'héritage. «Traditionnellement, seuls les hommes et les garçons ont droit à l'héritage, mais la loi ne dit pas ça. En faisant de la sensibilisation, nous avons rencontré une veuve qui avait été la première femme de son mari sans toutefois lui donner d'enfant. Lors du décès du mari, la femme a été jetée à la rue par la belle-famille, tout comme la deuxième épouse, puisqu'elle lui avait seulement donné six filles. La belle-famille avait gardé la troisième et la quatrième épouses sur la terre familiale parce qu'elles avaient eu des garçons», raconte la présidente de la CONAG-DCF.

Avec l'aide de l'organisme, la première et la deuxième femme ont fait valoir leurs droits. «Les parajuristes interviennent en rencontrant les autorités locales et les personnes directement concernées. Ils leur expliquent clairement ce que prévoit la loi. Souvent, les gens sont embarrassés



Mme Magassouba (vêtue de blanc, à la gauche de la photo) accompagnée des membres du bureau de la CONAG

lorsqu'ils apprennent qu'ils agissaient à l'encontre de la loi, car ils connaissent seulement les lois coutumières. C'est ce qui est arrivé dans ce cas-là et la belle-famille s'est excusée auprès des deux veuves et leur a donné les parts d'héritage qui leur revenaient. Si les gens sont moins coopérants, les femmes sont encouragées à entreprendre des procédures judiciaires et sont accompagnées dans cette démarche», précise Mme Magassouba.

La CONAG-DCF mène également des campagnes de sensibilisation auprès des femmes pour qu'elles demandent leurs pièces d'identité et d'état civil. Ces documents sont dispendieux, mais essentiels pour faire valoir leurs droits. L'organisme conclut même des marchés avec l'État pour que les femmes qui demandent ces documents pendant la durée de la campagne de sensibilisation bénéficient d'un très bon rabais.

Soulèvement populaire

La CONAG-DCF existe maintenant depuis près de 10 ans et le travail de terrain qu'elle a réalisé grâce à ses partenaires, village par village, est considérable. Le travail d'éducation civique a de l'impact sur les individus, mais aussi sur la collectivité. Le grand soulèvement populaire de janvier dernier, en Guinée, en est un bon exemple.

«Jamais on n'aurait pu imaginer, il y a 10 ans, que les Guinéens auraient le courage de prendre la rue pour manifester leur ras-le-bol alors que les forces de l'ordre tiraient sur la foule, affirme Mme Magassouba avec émotion. Ces grandes manifestations organisées par les syndicats, mais appuyées par nous, les autres ONG et la population, demandaient la démission du président. Nous ne l'avons pas eue, mais nous avons eu un premier ministre qui a maintenant presque tous les pouvoirs. Grâce aux

multiples efforts d'éducation civique auxquels nous participons, les Guinéens ont enfin pu se lever comme une seule personne pour faire valoir leurs droits.»

Cet article est produit en collaboration avec le gouvernement du Canada par l'entremise de l'Agence canadienne de développement international (ACDI).

Arrêter de fumer et prendre du poids : la réalité

Carole Bertrand

La crainte de grossir est l'un des principaux obstacles à vouloir arrêter de fumer. Bien que dérisoire, cette appréhension est beaucoup plus courante qu'on pourrait le croire. Isabelle, graphiste, 38 ans, témoigne : «Cet été j'ai arrêté de fumer. Ça se passait très bien, ça ne me manquait pas. En revanche j'avais pris 6 kilos! En octobre, j'ai remarqué que je ne rentrais plus dans mes vêtements de l'an passé et j'ai commencé à déprimer... et repris la cigarette! Je regrette ma réaction, c'était idiot, mais aujourd'hui je ne suis pas prête à regrossir.»

Une préoccupation qui semble bien futile lorsqu'on connaît les ravages de la cigarette sur la santé. Malheureusement, par peur des rondeurs, de nombreux fumeurs font le mauvais choix. Le Dr Marcel Boulanger, président du Conseil québécois sur le tabac et la santé*, a bien voulu répondre à nos questions sur ce phénomène de société.

«Quelques kilos pris sont bien anodins en comparaison avec l'état des poumons, des dents, du cœur, de la peau et des artères d'un malade du tabac!». Mais la prise de poids est-elle pour autant inévitable? Environ 10% de ceux qui arrêtent prennent 4 kilos en un an. «Un fumeur c'est une voiture dont le moteur tourne même à l'arrêt, il consomme plus de calories. Si on arrête de fumer et qu'on ne change rien à ses habitudes, alors ces calories ne sont

plus brûlées.» Ces kilos se perdraient donc facilement avec un minimum d'exercice, mais le problème est ancré ailleurs.

Pour le Dr Boulanger, «l'être humain est par définition un être poussé dans toutes les directions. La cigarette est une récompense et la récompense fait partie de l'évolution. Jusqu'à un certain degré, la dépendance n'existe que dans la tête. Le corps n'est pas programmé pour s'infliger volontairement les nausées, la suffocation et le mauvais goût qui accompagnent les premières cigarettes. Ce n'est pas un plaisir, c'est un besoin comportemental».

Marcel Boulanger adoptait ce principe dans le cadre des thérapies de sevrage dont il était responsable à l'Institut de cardiologie de Montréal : «Il faut remplacer



la cigarette par une autre récompense. Mais attention à ne pas choisir la mauvaise. Le geste de fumer est comparable à celui de la main sur la poignée de la porte du frigo, ou de porter un bonbon à la bouche.» Arrêter de fumer est plus une question de stratégie que de volonté : «Il faut être malin. Par exemple, si on se rend compte qu'on fume surtout lorsqu'on a du temps libre en fin de semaine, il faut commencer le sevrage un lundi!»

On note un nouveau problème inquiétant chez les 15-24 ans (les plus gros fumeurs) : une portion significative d'adolescentes fument pour ne pas grossir. C'est le cas de Julie, 17 ans : «Depuis deux ans, je prenais du poids, mais ma sœur, qui fume depuis qu'elle a 15 ans, restait mince. Alors j'ai voulu fumer, pas beaucoup, juste assez pour que ça me coupe la faim». Que répondre à cela, si ce n'est tout ce qui a été dit précédemment... Le diktat de la minceur est un ennemi non négligeable de la lutte contre le tabac. Enfin, l'activité physique compense la diminution des dépenses énergétiques associée au fait d'arrêter de fumer et soulage les troubles de l'humeur, selon le Dr Boulanger.



* Le Conseil Québécois sur le tabac et la santé travaille auprès des jeunes pour leur donner une éducation de base. Il conseille également le ministre de la Santé et, depuis 1998 il a déposé un recours collectif contre l'industrie du tabac. Ce dossier devrait passer devant le juge en 2009 et faire l'objet d'un grand procès public.

Semaine québécoise pour un avenir sans tabac

20 au 26 janvier 2008



< Un monde sans fumée gros comme ça >

Par amour
pour nos jeunes

www.mondesansfume.ca

Semaine québécoise pour un avenir sans tabac

De grandes avancées

Martine Letarte

Depuis un an, le taux de tabagisme au sein de la population québécoise de 15 ans et plus est passé de 24 % à 18%. Du jamais vu. Mais peut-on vraiment dire mission accomplie? Pas encore, affirme Mireille Deyglun, porte-parole de la Semaine québécoise pour un avenir sans tabac. Encore près de 90 000 jeunes de 12 à 17 ans fument au Québec.

«Heureusement, plus les années passent, moins il y a de gens qui fument», remarque Mireille Deyglun. À ses yeux, les lois antitabac adoptées par Québec ont beaucoup aidé. D'abord, en 1998, l'usage du tabac a été interdit dans les milieux de travail et en mai 2006, l'interdiction s'est étendue aux restaurants et aux bars.

Mais plus d'un million de Québécois refusent encore ou sont tout simplement incapables d'écraser. Parmi eux, beaucoup de filles et de femmes. «Plusieurs ont peur de prendre du poids, alors que les statistiques prouvent que c'est seulement le cas d'une minorité. Au début, c'est possible de prendre quelques livres, mais généralement, ça rentre dans l'ordre rapidement. Toutefois, si deux femmes restent prises avec 30 livres de plus après avoir cessé de fumer, c'est d'elles que tout le monde parlera, et non des 98 autres qui sont restées au même poids», ironise la comédienne et animatrice, toujours aussi ravissante à l'approche de la cinquantaine.

Cibler les jeunes

Cette année, la campagne de sensibilisation vise d'abord les jeunes. «Les compagnies de tabac sont vicieuses! C'est illégal de cibler directement les jeunes de moins de 18 ans avec leurs campagnes

publicitaires, alors ils sortent beaucoup de nouveaux produits comme les cigarillos au chocolat ou à la banane. Ne me faites pas croire qu'elles visent les 25-30 ans avec ça! Et le petit nouveau, étant donné qu'on ne peut plus fumer nulle part, est le Snus. Ces minis poches de tabac se glissent sous la gencive et sont vendues dans de jolies boîtes blanches», s'insurge la porte-parole.

Plus d'un million de Québécois refusent encore d'écraser.

Les jeunes, qui se sentent invincibles, demeurent la clientèle la plus difficile à sensibiliser. Cette année, la Semaine québécoise pour un avenir sans tabac mise beaucoup sur son site Web pour y arriver. «Les gens peuvent s'inscrire pour recevoir de l'information et ils peuvent aussi inscrire quelqu'un d'autre et c'est confidentiel. Parfois, on s'inquiète pour quelqu'un, on aimerait qu'il cesse de fumer, mais on n'ose pas lui en parler directement. Le site Web sera sympa pour ces gens-là.»

Favoriser le dialogue

Lorsqu'on pense aux jeunes qui commencent à fumer, on pense inévitablement à leurs parents, qui se

sentent souvent impuissants. Il semble qu'ils ne le soient toutefois pas tant que ça. «D'abord, les parents sont le premier exemple pour les enfants. C'est prouvé que lorsqu'un des deux parents fume, l'enfant risque beaucoup plus de fumer», affirme Mme Deyglun qui elle-même, doit vivre avec le fait que son fils de 17 ans fume à l'occasion.

«Lorsqu'il me l'a dit, je suis restée très calme, même si j'ai souvent tendance à grimper dans les rideaux pour bien moins que ça. Je lui ai dit que c'était son choix mais qu'il devait garder en tête que tous les membres de ma famille, du côté de mon père, sont morts du cancer du poumon. Nos enfants, on ne peut pas les suivre partout, ni les contrôler, mais on peut leur parler. Et c'est très important de le faire.»



La Semaine québécoise pour un avenir sans tabac se déroule du 20 au 26 janvier. Pour plus d'information sur les activités organisées, consultez le site www.mondesansfumee.ca

Photo : Dominick Gravel



Mireille Deyglun, porte-parole de la Semaine québécoise pour un avenir sans tabac



CHRONIQUE DE LA VRAIE VIE

Madame Je-me-prends-au-sérieux

Cylvie Gingras

Ouais, depuis quelques mois, j'étais en mode survie, sur le pilote automatique... Pour mes 50 ans, j'ai fait un bilan et j'ai réalisé qu'à tous les cinq ans, depuis 1986, je suis allée en thérapie. En 2006, j'ai passé tout droit parce que j'étais trop malade dans mon corps et dans mon âme. En janvier dernier, encore complètement déprimée, j'ai fait une démarche au Centre Dollard-Cormier (CDC)...

Un lundi matin de mars, le téléphone sonne. Je regarde l'heure : 8 h 30! Pour moi, c'est comme si on me réveillait au beau milieu de la nuit! À mon réveil, je prends le message sur mon répondeur. On me dit que madame Je-me-prends-au-sérieux sera celle qui me «thérapeutisera» et on me demande de la rappeler. Ce que je fais. Je laisse mes coordonnées, mais elle ne retourne pas mon appel.

Après trois mois de réclusion forcée, mes antidépresseurs font enfin effet. Je sors de chez moi pour la première fois depuis Noël. Cette journée a été magnifique! Remplie de rencontres toutes aussi magiques les unes que les autres, avec mes proches, un sourire de béatitude imprimé sur mon visage : certains ont même dû penser que j'étais complètement *stoned!* Mais je suis vite redescendue de mon nuage.

Je consulte les messages sur mon répondeur. Madame Je-me-prends-au-sérieux m'avait laissé un message me demandant de la rappeler pour fixer la date de notre rencontre. Après plusieurs tentatives infructueuses, je parviens à la joindre. Tout de go, je lui dis que j'avais demandé à avoir madame Zen —non fictif—, la psy avec qui j'avais travaillé lors de ma dernière thérapie, et je lui demande pourquoi on n'avait pas acquiescé à ma demande. En guise d'explications, madame Je-me-prends-au-sérieux, qui roule tellement ses «r» qu'on se croirait dans une publicité de Tim Horton, me répond : «Heu..., c'est peut-être parce que vous consommez encore...» Ben

voyons donc! Allô la Lune? Ici la Terre! Me rrecevez-vous? Depuis quand au CDC, il y a des psychologues pour les abstinents et d'autres pour les alcooliques et les toxicomanes actifs??? Il me semble évident que si on consulte au CDC, c'est parce que justement, on n'arrive plus à gérer notre consommation et qu'il faut aller voir ce qu'il y a en-dessous!

Au CDC, on nous appelle les «z'usagers»! Selon moi, on devrait plutôt écrire «z'usagé(es)»! Après tout, suite à des décennies d'alcoolisme et de toxicomanie, la clientèle est SURTOUT usagée! Écoutez, il est évident que lorsqu'on arrive au CDC, on est pas mal maganés, loin d'être flambants *neus!*

Au téléphone, madame Je-me-prends-au-sérieux commence à me questionner sur ce que je consomme, à quelle fréquence, etc. Calvaire! Trois semaines auparavant, au CDC, j'avais déjà passé une évaluation de cinq heures! TOUT est dans mon dossier! Madame Je-me-prends-au-sérieux ose m'avouer qu'elle n'en a pas pris connaissance... ce qui me sidère au plus haut point! Raison de plus pour travailler avec madame Zen, non? Madame Je-me-prends-au-sérieux suggère qu'on se rencontrre une prremière fois et qu'ensuite, elle consulterra madame Zen. De plus, j'apprends que madame Je-me-prends-au-sérieux est ÉDU(CI)CATRICE! Re-calvaire! Je vais en thérapie pour traiter les cicatrices que la vie a imprégnées sur mon âme, pas pour en avoir une de plus! Une éducatrice!!! À moins d'être devenue dyslexique, ce n'est pas dans une CPE que

je veux aller, mais au CDC! Tant qu'à y être, tous les mercredis, envoyez-moi donc un p'tit autobus jaune qui fera la navette entre chez moi et le Centre Dollard-Cormier!

Pour terminer cette saga, madame Je-me-prends-au-sérieux a dû sentir de façon prrononcée mon profond mécontentement, mon exaspération et surtout, mon antipathie puisqu'elle m'a rappelée cinq minutes plus tard pour m'annoncer qu'elle avait discuté avec madame Zen et elle m'a donné son numéro. Lorsque j'ai raccroché, je me suis dit : «Pour une fois que je ne «ressentiments» pas à sens unique! Entrrre madame J. et moi, le courrrant antipathique est passé des deux côtés!». Entre deux fous rires irrépressibles, j'ai contacté madame Zen, qui a accepté de retravailler avec moi! Fiou! Sans madame Je-me-prends-au-sérieux, non seulement j'aurais presque abandonné l'idée d'aller en thérapie, mais surtout, cette chronique n'aurait pas été écrite! Merrrci Madame Je-me-prends-au-sérieux!

Remarque : Au CDC, on nous traite aux «gros» oignons : il s'agit juste de trouver chaussure à son pied!



La combinaison gagnante



**Pensez-vous
qu'il existe des trucs
pour gagner ?**

**Faites le point sur vos habitudes de jeu.
Découvrez votre portrait de joueur en vous
procurant le dépliant 8/8 sur le site 8sur8.com.**

Si le jeu n'est plus un divertissement...

1 866 SOS-JEUX
1 866 767-5389 MC

JEU : AIDE ET RÉFÉRENCE



une initiative de Loto-Québec

**LE VIN ATTIRE LES AMIS.
TROP EN BOIRE
LES FAIT FUIR.**



La grande majorité des Québécois consomme de manière équilibrée et responsable.

Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.